

frères, le plus jeune, Jean-Marie, à peine âgé de 23 ans, enrôlé volontaire dans l'armée lyonnaise, périt fusillé après la prise de cette ville ; les deux autres étaient restés à Chevrières et partageaient avec leur frère aîné tous les dangers de son rôle.

Cette petite troupe se grossit encore des déserteurs et réfractaires du département qui cherchaient un abri dans les montagnes et un asile dans les fermes dont les possesseurs étaient, ainsi qu'eux, ennemis de la République.

Ce mouvement contre-révolutionnaire devait, dans la pensée des chefs, se relier aux insurrections de Lyon et de la Vendée ; mais l'attitude hostile que le Forez avait prise envers les recruteurs de la Roche-Négli, paralysa ce mouvement et il resta dans notre pays un fait isolé ; néanmoins, les partisans de Chevrières restèrent organisés en secret. Croizier était connu dans toutes ces montagnes pour le chef de l'insurrection ; monté sur un cheval, il connaissait les sentiers les plus secrets, les cabanes les mieux cachées dans la verdure ; et souvent, à la fin du jour, à l'heure que le cultivateur se repose de ses fatigues, assis au carrefour du hameau ou attablé près de la fenêtre du cabaret, Croizier arrivait à cheval, en criant : Vive le roi ! Ces paroles rencontraient presque toujours de nombreux échos ; on échangeait une poignée de mains, on choquait les verres, et un mot d'ordre était glissé tout bas à l'oreille des partisans ; c'était un appel, un rendez-vous dans tel vallon, tel bois, tel chemin creux, pour aller le lendemain abattre l'arbre de liberté des paroisses voisines, rosser le percepteur qui venait réclamer l'impôt de la République, ou enlever des mains des Terroristes quelques prêtres dont la retraite avait été trahie.

La République envoya non pas une armée pour soumettre quelques centaines de factieux, mais quelques détachements des gardes nationales de Feurs, Chazelles-sur-Lyon et Saint-